

Un voyage insolite à la subjectivité frontières avec l'éthique et la culture

Suely Rolnik

Commence ici un voyage inusité au monde de la subjectivité. Ce sera, tout particulièrement, la curiosité à l'égard de ses régions frontalières avec l'éthique et la culture qui nous guidera au cours des sept étapes de cette aventure.

Première étape. Nous sommes encore quelque peu distraits. Pour l'instant nous n'entrevoions de la subjectivité qu'un profil d'un mode d'être - de penser, d'agir, de rêver, d'aimer, etc. - qui découpe l'espace en un intérieur et un extérieur. Notre regard peu attentif voit la peau qui trace ce profil comme une superficie compacte et étale. Cela nous donne à penser que ce profil est immuable, tout comme l'intérieur et l'extérieur qu'elle sépare. Il ne vaut pas la peine de nous attarder à cette vision trop banale. Passons immédiatement à la seconde étape de notre voyage.

Ici nous convoquons, de notre regard, une certaine potentialité que je qualifierai de "vibratile", qui fait en sorte que notre oeil soit touché par la force de ce qu'il voit. Nous remarquerons très vite, sans beaucoup de mal, que la densité de cette peau est illusoire et que le profil qu'elle enveloppe et délimite est éphémère. La peau est un tissu vivant et mobile, fait de forces/flux qui composent les milieux variables qui habitent la subjectivité: milieu professionnel, familial, sexuel, économique, politique, culturel, informatique, touristique, etc. Comme ces milieux non seulement varient au long du temps mais composent également entre eux diverses combinaisons, d'autres forces entrent constamment en jeu, se mélangeant aux forces existantes, en une dynamique ininterrompue d'attraction et de rejet. Il se forme sur la peau les constellations les plus diverses qui vont s'accumulant jusqu'à ce que se configure un diagramme inusité de relations de force. A ce moment-là, notre oeil vibratile capte sur la peau une certaine inquiétude, comme si l'ordre des choses avait été dérangé, comme s'il y avait du flou. A ce stade du voyage il n'est guère possible d'en savoir plus long. Aussi passerons-nous à la prochaine étape, la troisième.

Ici nous aurons recours à un artifice quelque peu insolite: nous allons mettre à plat la peau, défaire le profil qu'elle dessinait, l'étendre en une superficie plane. Notre oeil vibratile observe alors que la peau commence à réagir au dérangement causé par ce nouveau diagramme: elle se plie, elle se recourbe. A notre étonnement nous voyons surgir à l'intérieur de ce pli, la scène de tout un mode d'existence. C'est comme si le diagramme qui donne à la peau sa texture actuelle, s'était incorporifié en un micro-univers. On retrouve bien là un profil de subjectivité, mais il n'est pas le même que celui que nous pouvions voir au début.

Fascinés nous décidons donc de ne pas poursuivre plus avant et de nous attarder un peu plus longuement.

Rapidement, on constate que d'autres flux viennent se joindre à la composition de la peau, forment d'autres constellations, et que petit à petit d'autres diagrammes de relations de force émergent, et ainsi de suite. A chaque fois qu'un diagramme se forme, la peau se recourbe à nouveau. Selon cette dynamique, le pli qu'il y a là se défait, la peau se retend et le pli se refait ailleurs sous une autre forme; un profil se dilue alors qu'un autre s'ébauche. On perçoit alors que chaque mode d'existence est un pli de la peau qui trace le profil d'une figure donnée de la subjectivité. Nous pourrions donc passer maintenant à la quatrième étape de notre voyage.

Ici nous examinerons attentivement ce qui constitue le dedans et le dehors de chaque figure de la subjectivité qui s'ébauche. Contrairement à ce que nous percevions avant d'avoir fait appel à la qualité vibratile de notre oeil, nous pouvons voir maintenant que le dedans et le dehors ne sont pas de simples espaces, séparés par une peau compacte qui délimiterait un profil une bonne fois pour toutes. Nous percevons alors qu'ils sont indissociables et, paradoxalement, inconciliables. Le dedans retient le dehors et le dehors défait le dedans. Voyons comment cela est possible: le dedans est une désintensification du mouvement des forces du dehors, cristallisées temporairement en un diagramme donné qui prend corps en une figure et son microcosme; le dehors est une permanente agitation de forces qui finit par défaire le pli et son dedans, diluant la figure actuelle de la subjectivité jusqu'à ce qu'une autre se profile.

Un tant soit peu perplexes, nous finissons par nous rendre compte que le dedans n'est rien d'autre que l'intérieur d'un pli de la peau. Et, de la même manière, la peau n'est rien d'autre que le dehors du dedans. A chaque nouvelle composition de diagramme, la figure que la peau circonscrivait jusqu'alors est en quelque sorte tirée hors d'elle même, jusqu'à former une nouvelle figure. C'est seulement dans ce sens qu'il est possible de parler d'un dedans et d'un dehors de la subjectivité: le mouvement des forces est le dehors de tout dedans, car il fait en sorte que toute figure sorte de soi-même et devienne autre. Le dehors est un "toujours autre du dedans", son devenir.

Décidément, dehors et dedans, en ce moment de notre voyage, n'ont plus rien à voir avec de simples espaces. Bien au contraire: le dehors est une source de lignes de temps qui se font au gré du hasard. Chaque ligne de temps qui s'élance est un pli qui se concrétise et se spatialise dans un territoire d'existence, son dedans. Mais aucune concrétisation, aucune spatialisation n'a le pouvoir de tarir la source; d'autres lignes de temps vont s'engendrer dans la peau de ce dedans qui finiront par le défaire. Chaque figure et son dedans n'a d'autre durée que celle de la ligne du temps qui l'a dessinée: les micro-univers possibles sont en aussi grand nombre que des lignes du temps qui leur donnent naissance.

Tout semble indiquer que nous sommes parvenus à appréhender un peu mieux l'indissociabilité inconciliable entre le dehors et le dedans: le dehors/source, ce plan des forces, est illimité; tandis que les dedans qui se concrétisent ou se spatialisent en territoires d'existence sont toujours finis. Du point de vue dont nous observons les choses, on dirait que ce processus est fluide comme de l'eau qui coule - il s'agit sans doute d'une vue simpliste. Il nous faut essayer d'aller plus avant, et observer le moment où ce processus atteint une fluidité effective, ainsi que le mode selon lequel cela se réalise. Il est donc temps d'entreprendre notre cinquième étape.

Ici nous abandonnerons notre artifice: nous relâcherons la peau. Car pour explorer ce qui nous intéresse maintenant il n'est pas bon de la maintenir tendue; au contraire, il nous faut accompagner la peau traçant sur le vif le contour de différentes figures de la subjectivité. En revanche, il nous faudra aiguïser plus encore la vibratilité de notre oeil, afin qu'il capte avec la plus grande acuité possible les scènes que nous verrons sûrement émerger.

D'emblée nous pouvons percevoir que les choses se compliquent quelque peu. Chez certaines subjectivités le processus de formation et de démontage de figures semble plus fluide que chez d'autres. La subjectivité de l'artiste, en est un exemple. On peut remarquer en effet que les grands créateurs culturels, quel que soit le cadre de leur production, tendent à être particulièrement capables de supporter le vertige de la déstabilisation provoquée par un rapport de forces inusité - cette inquiétude qu'il y a peu nous voyions agiter la peau, comme s'il y avait quelque chose qui cloche. Ces subjectivités sont aussi particulièrement capables de produire un pli sous l'influence de ce nouveau diagramme, comme si leur peau réagissait plus rapidement que les autres au malaise que celui-ci provoque. C'est dans l'oeuvre que l'artiste matérialise le diagramme qu'il sent vibrer en sa peau, sans pour cela le corporifier obligatoirement en une nouvelle figure de sa subjectivité, qui, soit dit en passant, peut être des plus bloquées.

Tout semble indiquer que c'est d'abord dans les micro-univers culturels et artistiques que les rapports de forces inédits prennent corps et, par là, sens et valeur. Ces micro-univers constituent des cartographies - musicales, visuelles, cinématographiques, théâtrales, architecturales, littéraires, philosophiques, etc. - de l'environnement sensible instauré par le nouveau diagramme. Ces cartographies sont à la disposition du collectif affecté par cet environnement, tels des guides aidant à circuler dans ses paysages inconnus.

Une pause: selon toutes les apparences nous venons de buter sur une confluence des paysages de la subjectivité et de la culture. Il en existe certainement d'autres, mais ce que l'on peut d'ores et déjà observer c'est que quand un pli se forme, et que naît un monde, ce n'est pas seulement un profil subjectif qui se trace, mais c'est aussi, indissociablement, un profil culturel. Il n'y a pas de subjectivité sans une cartographie culturelle qui lui serve de guide; et

réciroquement, il n'y a pas de culture sans un mode déterminé de subjectivation qui fonctionne suivant ce profil. A la limite, il est impossible de dissocier ces paysages. Fermons cette parenthèse et poursuivons vers notre sixième étape.

Reprenons notre exploration qui cherchait à cerner le moment, le degré et le mode de fluidité des processus de formation et de démontage des figures. Bien évidemment il n'existe pas que des subjectivités artistiques et le processus ne se réalise pas toujours avec cette grande fluidité. Il est plus fréquent, au contraire, que ces processus s'interrompent en de nombreux points et de diverses manières. J'appellerai "toxicomanie de l'identité" la modalité d'interruption qui nous est donnée à observer le plus fréquemment: elle prolifère de plus en plus intensément partout dans le monde, elle se manifeste indifféremment des pays, classes sociales, sexes, tranches d'âge, couleur de la peau, race, ethnies, religion, idéologie, etc. Appartenir à chacune de ces catégories constitue d'ailleurs une occasion de céder au vice de revendiquer une identité, vice au demeurant politiquement correct et bénéficiant d'une ample acceptation sociale.

L'accro à l'identité a horreur du tourbillon des lignes du temps sur sa peau. Le vertige des effets du dehors le menace à tel point que pour survivre à sa peur il essaie de s'anesthésier, ne laissant vibrer sur sa peau, de toutes les intensités de l'extérieur, que celles qui ne risquent pas de menacer l'identité qu'il se suppose. A travers ce refoulement de la vibratilité de sa peau, c'est-à-dire des effets du dehors sur son corps, il a l'illusion de pouvoir freiner le processus. Mais comme il est impossible d'empêcher la formation de diagrammes de forces, l'état d'étrangeté provoqué par ces diagrammes finit par se réinstaurer dans sa subjectivité en dépit de l'anesthésie. Il se trouve alors dans l'obligation de recourir aux drogues, s'il tient à conserver le mirage d'une soi-disant identité. Voici quelques options parmi d'autres.

Tant qu'il peut encore conserver quelque espoir de rester dans le même pli, il cherche à rétablir cette identité illusoire que sont venu ébranler les nouveaux diagrammes. Il recourt alors aux formules magiques de tout poil - anges, gnomes, manuels de recettes psychologiques, ou l'une de ces quelconques pratiques religieuses qui fleurissent dernièrement; s'il ne sombre pas à l'appel des drogues proprement dites, qu'il trouve à sa disposition sur les fabuleux marchés de la pharmacologie et du narco-traffic.

Mais dans les moments où il perd toute espérance de pouvoir s'accrocher au même pli, où il voit qu'il lui faudra renoncer à l'illusion, il peut prendre quelques doses d'"identité prêt-à-porter". Il s'agit d'une drogue que l'on trouve à profusion sur le marché des médias, il y en a sous toutes les formes et pour tous les goûts: ce sont les mirages de personnages globalisés, vainqueurs et invincibles, baignés dans une aura de glamour inépuisable, qui habitent l'éther des ondes sonores et visuelles des médias; personnages qui semblent planer au-dessus des turbulences du vivant et de la finitude de ses figures. Mimétisant l'un

de ces personnages imaginaires, il adopte alors une langue-jargon bourrée de clichés, libre de tout ancrage à une sensibilité, qui sonne particulièrement *fake* quand le répertoire possède une certaine sophistication intellectuelle. Evidemment il n'y parvient jamais pleinement, car le but ultime est un mirage. Et plus sa visée est frustrée, plus il court après; et plus il en sera désorienté, déprimé, stressé, anxieux, persécuté, coupable, paniqué, plus il se droguera. Un infernal cercle vicieux.

Ouf, le paysage s'est tout à coup sensiblement assombri; l'air est devenu si lourd qu'il est à peine respirable. C'est comme si la vie s'amuïssait. Se pose alors une question éthique: la puissance créatrice de la vie est en danger.

A nouveau, une pause. Voici que nous venons de tomber sur la seconde confluence que nous recherchions, une région où les paysages de la subjectivité et de l'éthique se retrouvent. Mais quel territoire ai-je identifié comme étant celui de l'éthique? Le territoire formé par la rapport que chaque individu entretient avec l'irréparable inconciliabilité entre le mouvement illimité des forces formant des diagrammes et la finitude des mondes que dicte chacun d'eux. Pour n'être pas dépassable, cette inconciliabilité définit notre condition comme tragique - il existe un malaise que rien ne peut faire céder, puisqu'il est la sensation provoquée par la déstabilisation de ce que nous sommes, sensation de notre finitude. L'expérience de la déstabilisation, répétée sans relâche au cours de notre existence est l'effet d'un processus qui ne cesse jamais et qui fait de la subjectivité un "toujours autre", un "soi et non soi, à la fois". Mais qu'est-ce que cela a à voir avec l'éthique? C'est que l'intensité avec laquelle la vie peut couler et s'affirmer en sa puissance créatrice, dépend avant tout du rapport qui s'établit avec le tragique, la façon dont on réagit au malaise à chaque moment de notre existence. Interrompons la pause et poursuivons notre voyage, vers notre septième et dernière étape.

Le rapport au tragique peut se donner de divers modes dans le vaste domaine de la production culturelle. A un bout, on peut percevoir une négation significative du tragique. C'est lorsque l'on croit que le dedans est un espace donné dont on pourra trouver le point d'équilibre, en faisant simplement appel à quelques trucs; et que le jour où l'on parviendra à réaliser cette prouesse on aura acquis le bonheur bovin de se vautrer dans ce dedans pour toujours.

Cette vue n'est pas sans rappeler la première étape de ce voyage, quand la vibratilité de notre oeil n'avait pas encore été activée et que nous ne disposions que d'une vue distraite, réglée sur le sens commun. Maintenant, d'ailleurs, on comprend mieux pourquoi nous avons rapidement abandonné cette première étape. C'est que c'est de la perspective d'une subjectivité accro à l'identité, une subjectivité qui a tendance à se replier dans son pli, que dehors et dedans sont réduits à une vision spatiale - c'est là le cas de ce pôle de négation du tragique.

Cette conception accro ne permet pas de penser la production du nouveau. Que l'on nous comprenne: si la subjectivité est simplement un espace interne, formant avec son extériorité une paire d'opposés en une relation de causalité - dans la meilleure des hypothèses, une causalité dialectique - tout est donné depuis toujours et pour toujours, et il n'y a donc pas moyen de penser le changement. Il serait plus impossible encore d'y penser si l'on considérait que nous n'avons accès à l'extériorité qu'à travers la projection d'un monde intérieur, une espèce de film tourné avec les fantaisies de notre première enfance que nous projeterions sans cesse - credo , d'ailleurs, de l'une des versions de la psychanalyse marquée par cette perspective spatiale. Cette conception se fonde nettement sur la domestication des effets des forces du dehors sur la peau: on annule alors l'état d'étrangeté provoqué par le caractère inconnu de ses diagrammes; on neutralise ainsi leurs effets disruptifs. A ne pas en douter, il s'agit bien là d'une attitude de compromission du point de vue éthique.

En revanche, à l'autre extrémité du domaine de la production culturelle, se trouvent les tentatives de faire des alliances avec les forces de processualité: identifier les points de déstabilisation des formes instituées, annonceurs de leur finitude et de l'engendrement d'autres formes. Cette alliance dépend - plus que tout autre type d'apprentissage - de la capacité d'écoute du malaise mobilisé par la déstabilisation en nous-mêmes, de la capacité de le supporter et d'improviser des formes qui confèrent du sens et de la valeur à ce que cette gênante sensation nous souffle. Ici il ne s'agit plus d'halluciner un dedans de bonheur pour toujours, mais de mettre en place des conditions pour réaliser la conquête d'une certaine sérénité dans le toujours devenir autre. Dans cette entreprise, il est indispensable de se mettre en prise avec la production culturelle, afin de se fournir en ressources cartographiques qui puissent nous aider à inventer des formes plus en accord avec ce qu'exigent les nouveaux diagrammes. Sinon nos cartographies courent le risque de passer au large des changements qui se sont déjà produits dans le paysage subjectif contemporain. L'effet probable d'une telle attitude serait d'interrompre le flux, empêchant que de nouvelles corrélations de forces ne trouvent des voies de concrétisation.

Un dernier commentaire. Nous avons atteint le but dont la quête nous a lancé dans cette entreprise: nous venons de toucher une région où s'entrecroisent les paysages de la subjectivité, de l'éthique et de la culture. Certes ils se recoupent également ailleurs, mais ce qui compte ici c'est notre découverte qu'au-delà des confluences proprement dites ces trois paysages sont reliés par une transversalité qui promet différentes compositions de leurs forces. Cette transversalité est l'oxygène du vivant dans sa version humaine. Sa quantité est très variable au cours d'une existence: d'un degré proche de zéro, caractéristique du vecteur "individu moyen", à un degré presque maximal, caractéristique du vecteur "subjectivité artiste". Plus nous investissons cette transversalité, nous

affrontant éthiquement au tragique et engageant notre sensibilité dans la production culturelle, plus grande sera la rigueur et la vigueur de notre propre production. Ici prend fin notre voyage.

(Traduit par Alain Mouzat)

Psychologie: subjectivité, éthique et culture

La Psychologie compte aujourd'hui parmi les éléments qui composent les territoires subjectifs. Les théories de la psychologie constituent des tentatives de cartographier les paysages de la subjectivité et, les procédés qu'elle mettent en oeuvre, leurs divers modes d'intervention dans les reliefs de ces paysages. La région du territoire subjectif sur laquelle intervient la Psychologie est celle de sa rencontre avec les territoires de l'éthique et de la culture. Mais quels rapports entretient la subjectivité avec l'éthique et la culture? Et quels rapports la Psychologie entretient-elle avec la confluence de ces trois paysages?

Pour essayer de problématiser ces questions, nous entreprendrons un voyage inhabituel au monde de la subjectivité. Ce sera, tout particulièrement, la curiosité à l'égard de ses régions frontalières avec l'éthique et la culture qui nous guidera au cours des sept étapes de cette aventure.